

ERIC THEVENOT

**Secrets, mensonges
et trahison**

Le secret est la meilleure des choses. Il protège notre intimité psychique et physique, notre vie privée et celle de ceux que nous aimons. Mais il devient la pire des choses lorsque pour une raison ou une autre, il est vécu comme une contrainte.

Le secret a une force isolatrice.

Serge Tisseron (Secrets de famille mode d'emploi)

Juin 1965

Les loups étaient dans la place. Aux abois, prêts à bondir. Les yeux brillants, avides de chair fraîche. La fête foraine battait son plein. La plupart des villageois se pressaient entre les stands de tir, les manèges et autres attractions. Au milieu de la place entourée d'arbres, une piste de danse improvisée où des couples tournaient au son joyeux de l'accordéon. Il faisait beau. Le solstice d'été était toujours la date choisie pour cette fête des conscrits. Le village lové dans les contreforts de la colline offrait une vue magnifique sur la ville étalée en contrebas, brillant de mille feux. Le jour, par temps clair on pouvait voir au loin toute la chaîne des Alpes avec le Mont-Blanc qui se détachait majestueusement.

Les filles se tenaient debout dans leur petite jupe et leur chemisier à fleurs. Immobiles, guettant du coin de l'œil, en essayant le plus possible de ne pas se faire remarquer, le cavalier qui les fera peut-être vibrer. Les parents, anxieux, dans leurs beaux habits du dimanche, surveillaient inquiets leur progéniture. Les plus petits, bien tenus par la main, ou installés dans un manège sous la surveillance d'un proche ou d'une voisine. C'était surtout les mères qui servaient de chaperon. Les hommes, les visages rougis par les travaux des champs et les litres de gros rouge ingurgités tout au long des dures journées de labeur, se retrouvaient à la terrasse du café. Cette place avait quelque chose de magique.

Les garçons marchaient autour de cette arène. On aurait dit des loups guettant leurs proies. Ils le savaient, les agnelles étaient là, prêtes à succomber à leurs charmes et leurs crocs blancs. Ils tournaient. Toujours dans le même sens. Leurs regards ne quittaient jamais leurs cibles. Seuls, silencieux, avançant doucement, cherchant à repérer où se trouvait le chaperon, ou bien en petites bandes, riant très fort en se poussant du coude et se tapant dans le dos pour attirer l'attention et paraître sûrs d'eux. Leurs visages juvéniles remplis de boutons d'acné leur laissaient bien peu de chance de séduire une de ces filles attirées par les muscles et la maturité. Ils ne pouvaient pas rivaliser face aux chefs de meute en chasse.

Eliane croise le regard insistant de l'un d'entre eux ; il continue lentement à contourner la haie de badauds et prudemment vient se poster à côté d'elle, il la hume, elle le sent... Puis il lui fait face, sa technique est bien rodée. Il l'a choisie car il est sûr de son avantage. Il les repère de loin les fragiles, celles qui vont succomber à ses dents blanches et ses cheveux blonds bouclés. Et que dire de ses yeux ! Ces filles-là ont toujours les mains jointes posées sur leur jupe devant leur sexe. Leurs regards sont toujours fixés sur les danseurs, puis se perdent dans la foule en espérant sans trop y croire qu'elles seront invitées à danser. Celle-ci est pour lui la parfaite caricature de la fille qu'il aime séduire. Et puis, elle est jolie, ce qui ne gêne rien.

Pas de doute ce soir elle sera à lui. Peu importe où. Dans la voiture, sous un porche, dans une chambre d'hôtel, chez lui, chez elle, ce soir elle sera sienne.

Eliane est venue seule. Son père, comme d'habitude, est rentré de l'usine complètement ivre. Après sa journée de travail à la fonderie, il file rejoindre ses copains au café du coin et ensemble ils se saoulent en refaisant le monde. Dans ces moments-là rien ne va, les patrons sont des pourris, les politiciens des véreux et l'équipe de foot locale des chèvres. Et ne parlons pas de tous ces rapatriés qui reviennent d'Algérie pour nous « bouffer » notre pain comme ils disent. Oh il n'a pas le vin mauvais pour autant et quand il est à jeun c'est plutôt un chic type qui plus d'une fois a rendu service aux voisins. Mais plus d'une fois aussi ces mêmes voisins l'ont ramené chez lui couché dans une brouette. Sa mère ne sort jamais. Elle s'occupe des cinq autres enfants que son homme lui a faits entre deux cuites. D'habitude elle refuse toutes les demandes de sorties de sa fille aînée mais aujourd'hui elle l'a autorisée à aller à la fête à condition de ne pas rentrer tard. C'est la fête au village et ce n'est pas loin de la maison. Il ne peut rien lui arriver.

Eliane le connaît ce garçon. Elle l'a déjà vu. Il est du village voisin, traîne parfois dans le coin et n'a pas une très bonne réputation. Un peu tête brûlée, il a déjà eu maille à partir avec le garde champêtre. Oh ! Pas grand-chose. Des petits larcins par-ci par-là, mais les bonnes gens n'aiment pas trop ce genre de personnage. Elle s'en moque. Dans la candeur de ses seize ans, elle ne voit que l'enveloppe. A cet instant, seule la beauté de son cavalier est importante. Il lui tend sa main gauche ouverte. Sans un mot, avec juste un regard appuyé et un beau sourire, il la séduit. Elle pose sa main droite sur ce support et il l'attire au milieu des autres danseurs. D'un seul coup, tout bascule. Elle n'est plus Eliane, mais l'impératrice Sissi à Mayerling. Elle devient comtesse, duchesse, princesse, elle est toutes ces femmes merveilleuses de beauté devant lesquelles des hommes élégants et raffinés s'inclinent. Autour d'elle la foule disparaît. Il n'y a plus, ni danseurs, ni parents, ni manèges. Il n'y a qu'elle et ce splendide jeune demi-dieu qui la transporte dans des valse endiablées, des tangos de feu. Elle s'enivre dans un tourbillon infernal qui lui fait perdre toute notion de la réalité. Elle n'entend plus que la musique. Les cris, les bruits des manèges, plus rien n'existe. Il lui semble que tout tourne au ralenti alors qu'elle vit à la vitesse de la lumière. Il n'y a plus qu'elle et ce jeune homme si beau. La musique se fait plus douce. Il l'enlace pour une série de slows de plus en plus langoureux. Leurs corps se rapprochent. Ses mains posées sur les épaules de son cavalier rejoignent rapidement son cou. Le loup lui continue son travail de séduction. Il va porter l'estocade. Il le sait. Il la sent prête. Ses mains se baladent le long de son dos, de ses hanches, il exerce une pression de plus en plus vive. Ils se regardent dans les yeux et leurs bouches se

cherchent, se frôlent puis se collent. Leurs langues se mélangent, s'enroulent, se fouillent. Elle est heureuse et lui est désormais certain qu'il va obtenir ce qu'il est venu chercher ici. Serrés l'un contre l'autre, ils tournent, tournent et lorsque la musique s'arrête, ils quittent la piste enlacés.

Ils s'éloignent de cette place où ils n'entendent plus les flonflons. Il l'entraîne à bord de sa voiture. Ensemble, ils roulent dans la nuit. Il la sent sous son emprise et sait déjà le lieu où il va l'emmener. Les virages sont avalés rapidement dans le crissement des pneus. Les phares de l'auto éclairent un petit chemin sur la droite de la route. Il arrête le véhicule à l'abri des sous-bois et éteint les feux. Les voilà entourés par les ténèbres. Seule la pleine lune amène un semblant de clarté qui rend la nuit moins angoissante, il se penche vers sa conquête et tout en l'embrassant actionne la manette qui bascule le dossier. Il se donne des airs d'homme mûr mais en fait il a peu d'expérience. Il est fébrile et ne sait pas trop s'y prendre. Il a si peur qu'au dernier moment elle lui dise non, qu'il va beaucoup trop vite. Il oublie les préliminaires et toute la tendresse qui précèdent l'amour. Il la veut vite.

Eliane est surprise de sa décision aussi rapide de suivre ce garçon. Elle ne sort jamais et n'aurait surtout pas imaginé qu'elle ressentirait aussi vite un sentiment pour un jeune homme. Elle est troublée mais elle veut aller jusqu'au bout. Il est si beau qu'il pourrait bien être l'homme de sa vie et elle ne voudrait surtout pas qu'il lui échappe. Naïve elle n'imagine pas un instant qu'elle pourrait dire non. Elle est sûre que si elle agissait ainsi il pourrait s'en aller. Elle manque totalement d'expérience et ne sait pas suffisamment se faire attendre. Il glisse sa main le long de sa cuisse jusqu'à son entre-jambes. Elle est un peu tendue. Il ne s'en doute pas, mais c'est sa première fois. Elle tremble à la fois de peur et d'excitation. Il saisit sa culotte qu'il fait glisser le long de ses jambes, puis sans aucune précaution, il la pénètre. Trop vite ! Maladroitement ! Un cri de douleur et de surprise s'échappe de la bouche de la jeune fille devenue femme. Son plaisir assouvi, il se retire, se rajuste et reprend sa place derrière le volant. Leur étreinte n'aura duré que quelques minutes. Son manque d'expérience et son excitation lui ont complètement fait oublier toute tendresse.

En silence, elle ravale ses larmes, replace ses vêtements. Elle est déçue. Elle n'a ressenti aucun plaisir, seule lui reste sa douleur. Une brûlure au plus profond d'elle-même et quelques gouttes de sang qui s'échappent. Elle n'aurait jamais cru que l'amour ferait si mal. Plus tard, elle se rendra compte que ce qui vient de se passer ne ressemble en rien à l'amour. Ils restent encore quelques instants ensemble. Il s'aperçoit qu'elle pleure. D'un coup il réalise qu'il a été trop violent. Il se rapproche d'elle, l'enlace, s'excuse de sa brutalité et l'invite à retourner au village où il lui offrira à boire et ils danseront encore. Mais il est tard, elle lui demande de

la déposer sur la place, d'où elle retournera chez elle. Il obtempère mais il est troublé. Il sent qu'il n'a pas été à la hauteur, que cette jeune fille mérite davantage de tendresse et qu'il s'est conduit en véritable brute. En la quittant, il lui donne rendez-vous pour le lendemain en espérant sincèrement qu'elle acceptera malgré son comportement minable.

Cette promesse de le revoir la comble de bonheur et lui fait presque oublier le gâchis de cette première rencontre... Demain sera un autre jour. Cette nuit, quelque chose a changé en elle, elle n'est plus une petite fille, elle se sent femme, elle sait qu'elle est désirée et qu'elle a comme les autres un pouvoir de séduction. Elle ne sait pas que ce qu'elle vient de vivre va bouleverser complètement sa vie.

En se mettant au lit, elle repense à cette soirée et en revit les moindres moments. Hormis la dureté de l'acte, elle a aimé ces instants passés dans les bras de ce séduisant jeune homme. Henri. Il s'appelle Henri. Elle ferme les yeux et revoit les siens, son sourire et l'évocation de l'homme lui procurent des sensations nouvelles au fond de son ventre. Des fourmillements qu'elle ne connaissait pas et qui la troublent. Elle prononce en boucle le prénom de son amant qu'elle décline comme une musique douce et lancinante. Henri... Henri... Henri... La nuit lui semble longue et le sommeil tarde à venir. Elle a hâte d'être à l'heure du rendez-vous et de revoir son prince charmant. Doucement, le sommeil l'enveloppe et Eliane sombre dans le monde magique des rêves...

-2-

Cruelle désillusion

Décembre 1965

Eliane est enceinte de cinq mois, ses parents ne peuvent plus cacher sa grossesse. Ils l'aiment pourtant leur fille, elle a toujours été gentille et dévouée mais dans les campagnes au milieu des années soixante, c'est une honte d'être une « fille-mère ». Ha, on peut être saouls du matin au soir, laisser ses gosses toute la journée dans leur merde, tout le monde s'en fout. Mais fille mère ! Que va dire le curé, que vont penser les voisins ? La réputation de la famille est à jamais ternie.

- Catin ! Salope ! Trainée ! Fille de rien ! Fous le camp ! Tu es la honte de la famille, ne remets plus jamais les pieds dans cette maison avec ton maudit bâtard. C'est sans aucun ménagement que son père la jette dehors.

De grosses larmes coulent sur ses joues. C'est bientôt Noël et elle ne sait pas où aller. Ici, personne ne voudra d'elle. Ils n'ont pas envie d'avoir des ennuis avec la famille. Les têtes se tournent sur son passage. Des volets se ferment, des femmes se signent et des hommes crachent en la voyant passer. Ce gosse, elle ne l'a pas voulu, pas cherché. C'était l'espace d'un instant et même pas un moment de plaisir. Et soudain devant cette brutale injustice, une évidence s'impose à elle. Ce gosse qui grandit en elle, qui s'accroche à son ventre, elle va l'aimer, elle va se battre pour lui et leur montrer à tous ces cons, ces culs terreux qu'ils peuvent rester dans leur fumier, Elle, elle sera quelqu'un...

La première chose à faire, c'est aller chercher un endroit où dormir. Ensuite, il lui faudra trouver un emploi, même provisoire. Elle traverse la place, emmitouflée dans un grand

manteau qui la protège bien du froid pas encore trop vif, s'installe à l'arrêt du bus qui ne tarde pas trop. Assise juste derrière le chauffeur, elle verse de grosses larmes chaudes tout en essayant de se cacher des autres passagers, heureusement peu nombreux. Pendant tout le temps que le bus reste à l'arrêt, elle regarde en direction de l'église et fait une espèce de prière pour que son père revienne sur sa décision et accoure la rechercher. Hélas, il n'y a que dans les contes de fées que ce genre de chose arrive. Le bus démarre sans qu'aucun secours ne vienne. Elle est désormais seule, livrée à elle-même dans un monde auquel elle n'est pas encore préparée. Elle descend au terminus, puis grimpe dans un second trolleybus en direction de Villeurbanne.

Cette ville accolée à Lyon est populaire et elle pourra plus facilement trouver ce dont elle a besoin. C'est vers un foyer des Petites Sœurs des Pauvres qu'elle trouve un peu de chaleur et de réconfort. Ce soir, elle aura de la nourriture chaude et un lit pour dormir. Elle sait que tant qu'elle n'aura pas accouché, elle rencontrera des difficultés de tous genres. C'est donc auprès de la charité et du dévouement de ces religieuses qu'elle va rester quelques temps. Avant de dîner, elle décide d'aller voir les lumières de la ville qui se pare de ses plus beaux atours pour fêter la naissance du Christ.

Lyon est une ville bien particulière, partagée par une rivière et un fleuve qui se rejoignent tout au bout de ce que l'on appelle la Presqu'île. Deux collines. Une qui prie et une qui travaille se font face. Sur la première, Fourvière, une somptueuse Basilique toute blanche et une multitude de couvents et écoles religieuses dominant les toits rouges du Vieux Lyon, ce quartier Renaissance construit par les drapiers florentins.

L'autre, la Croix-Rousse, abrite les anciens ateliers des canuts, ces ouvriers qui autrefois tissaient la soie qui faisait la renommée de Lyon. Les pentes sont couvertes d'immeubles assez vétustes qui abritent de nombreux petits ateliers. Encadreurs, menuisiers, réparateurs divers, imprimeurs, on trouve ici tout ce que l'on veut pour des prix modiques. La population des deux arrondissements sur lesquels se trouve la colline est plutôt modeste, mais chacun se sent bien dans cet enchevêtrement d'immeubles, de ruelles et de petites places.

La nuit est tombée depuis bien longtemps et son sommeil est agité de cauchemars. Ses parents brandissent des fourches dans sa direction. Leurs yeux sont injectés de sang, ils ont des dents énormes prêtes à la réduire en morceaux. Ils sont suivis par les voisins tout aussi menaçants. Elle les reconnaît, ils sont tous là. Il y a même Monsieur l'instituteur avec sa blouse grise. Et le facteur. Et le boulanger. Tous. Tous lui veulent du mal. Plusieurs fois, elle se réveille en sursaut, en sueur, s'assoit dans son lit, retrouve son calme puis se rendort et la tragédie recommence. Elle marche dans les traboules de Saint-Jean, musarde dans la rue

Auguste Comte devant les vitrines des marchands d'art et des brocanteurs, puis elle revient sur ses pas, traverse la place des Terreaux où les chevaux de la fontaine de Bartholdi crachent de l'eau de leurs gueules et de leurs naseaux, puis, elle arrive place Bellecour et la horde sauvage la retrouve. Elle est en 1793. Les révolutionnaires, par vengeance à l'encontre des Lyonnais fidèles au roi, ont détruit les immeubles entourant la place. La ville fume, des débris de toutes sortes jonchent le sol. Des cadavres étêtés sont étalés sur les décombres, les têtes fichées au bout de grandes piques. Le chef de la meute qui brandit sa fourche n'est autre que son père, le visage déformé par la haine. Les voisins sont à nouveau tous derrière lui et un énorme bûcher est érigé au milieu de la place. Elle entend les cris, les menaces de mort à son encontre. Elle sent l'odeur de la poudre et celle du sang. Elle est horrifiée et finit par s'endormir, épuisée.